

Vedettes



JEAN-LOUIS BARRAULT

dans "L'ANGE DE LA NUIT", un film remarquable de Berthomieu que l'on peut voir cette semaine à Paris

(Photo Pathé Cinéma)

4^e ANNEE - LE SAMEDI
8 MAI 1943 - N° 126
23, RUE CHAUCHAT, PARIS-9^e



On tourne à l'Opéra

L'appareil est placé dans une loge du troisième balcon. On va faire de l'orchestre une prise de vues en plongée.

Photos Sova



Se reposant au foyer de la danse, André Luguet admire les belles nattes blondes de Mlle Saint-Arnaud

UN FILM QUI N'EST PAS UN DOCUMENTAIRE

Le Hasard, dit-on, est le dieu des journalistes. L'autre soir, me trouvant à la première de « Goupi Mains Rouges », je fis la rencontre de Jean-Paul Paulin. Comme je lui demandais des nouvelles de son film « L'Homme qui vendit son âme au Diable », il me répondit : « Demain soir, nous tournons à l'Opéra. »

— Où ça? demandai-je, surpris.

— A l'Opéra! Parfaitement, mon cher, j'ai obtenu l'autorisation de réaliser d'importantes scènes de mon film dans le cadre merveilleux de notre Académie nationale de Musique et de Danse.

Le jour suivant, après une séance du Congrès du Documentaire, m'engouffrant dans le métro, je m'empressai d'aller à mon rendez-vous. Bientôt, après avoir poussé la grille de l'Opéra, gravi des escaliers sans fin et suivi d'interminables couloirs, j'arrivai enfin devant une énorme porte rouge donnant sur la scène. Je la franchis et pénétra dans une nef immense, tout illuminée par des projecteurs. Se détachant en ombres chinoises sur la lumière des sunlights, on distinguait les silhouettes de plusieurs personnes faisant montre d'une fiévreuse activité. Je reconnus Jean-Paul Paulin, qui parlait avec son directeur de production, Charles-Edouard Cagnet, tandis que Jean Bourgoïn, le chef opérateur, et ses assistants se trouvaient couchés près de leur appareil, placé à ras de terre. Un peu plus loin, à l'écart, à côté de l'ingénieur du son René Forget, se trouvait Charles Méré, venu en ami, jeter le coup d'œil du maître.

Les trois artistes qui étaient en scène terminaient un acte de « Faust », et Marguerite, tout de bleu vêtue et portant de ravissantes nattes blondes, saluait entre Faust, jeune et souriant, et Méphisto, au costume de velours rouge et le chef empanaché.

L'unique spectateur qui se trouvait assis dans la salle au premier rang des fauteuils de balcon portait un habit fort élégant et avait un chic extraordinaire.

Un coup de sifflet retentit. Les projecteurs s'éteignirent et l'immense vaisseau se trouva plongé brusquement dans une demi-obscurité. Les appareils furent transportés dans une loge du troisième balcon afin de prendre une vue de la salle en plongée. J'en profitai pour demander à Jean-Paul Paulin quelques précisions. Celui-ci me dit :

— Je tourne une des dernières scè-



3. Sur la fin du second acte, Méphisto, Marguerite et Faust saluent le public.

4. Répétition sonore, Robert Le Vigan, devenu Méphisto, mime la scène.

5. Les électriciens, dans les galeries, ont mis en place câbles et projecteurs.

6. Jean-Paul Paulin explique une scène au ténor Gourguès et à R. Le Vigan.

nes de mon film « L'Homme qui vendit son âme au Diable », que je réalise d'après l'adaptation faite par Charles Méré du roman de Pierre Veber. Cette scène est celle où l'homme qui a vendu son âme et qui, en échange, doit dépenser, chaque jour, une somme fantastique, a loué pour lui tout seul la salle de l'Opéra. C'est André Luguet, que l'on aperçoit là-bas, qui incarne cet original. Or, le diable avec lequel il a conclu un pacte et qui est présent sur la scène sous les traits de Méphisto, c'est Robert Le Vigan. Celui-ci est actuellement en compagnie de deux excellents comédiens de l'Opéra, Mlle Saint-Arnaud et M. Gourguès.

Ce soir-là, Robert Le Vigan qui, certains jours, semble être un taciturne, était très en forme. Alerté, toujours en mouvement, il stimulait chacun par son entrain... endiablé.

Mais Jean-Paul Paulin ne demeurait pas inactif. Plusieurs fois, l'appareil changea de place et fut transporté dans les couloirs et les escaliers, devant un public de bustes impossibles.

A trois heures du matin, on annonça la pause. Toute la troupe, artistes et techniciens, se rendit à la cantine du théâtre où un réconfortant souper fut servi. Mais les minutes passèrent vite et bientôt le travail fut repris. Peu à peu, le sommeil s'empara de chacun et jusqu'à Méphisto-Le Vigan, qui sentit ses paupières lourdes. Ceux qui n'étaient pas indispensables en profitèrent pour s'installer à l'écart et dormir un peu. Jean-Paul Paulin, en effet, n'avait pas du tout l'intention de s'arrêter à huit heures, mais au contraire, de travailler toute la journée et même de reprendre encore après la représentation, afin de liquider, durant une seconde nuit, les dernières scènes de l'Opéra. C'était indispensable.

Mon reportage était terminé. J'étais satisfait d'autant plus qu'à ma grande satisfaction je n'avais rencontré aucun confrère. Tombant de sommeil, je pris congé de toute la troupe et, par le premier métro, je rentrai chez moi.

Ainsi, pour la première fois depuis la guerre, on a tourné à l'Opéra un film qui n'était pas un documentaire.

Aujourd'hui, Jean-Paul Paulin a réussi à faire dans l'Opéra de très intéressantes prises de vues. Il convient de remercier tout particulièrement M. Pierre Marillier, inspecteur général de la Réunion des théâtres lyriques nationaux, qui lui a accordé toutes les autorisations et les facilités nécessaires.

George FRONVAL.



"5 FOIS 10"

Tel est le titre en forme d'aveu du volume de souvenirs qu'André Bauge va publier prochainement. Enfant de la balle, ancien élève des Beaux-Arts, peintre, poète, acteur, le grand chanteur qui s'est fait entendre sur toutes les scènes du monde, doit avoir beaucoup de choses à raconter. Mais que les amateurs d'histoires émouvantes, d'anecdotes poignantes et de mélancoliques rappels du passé ne se lèchent pas les babines : il n'y a rien pour eux dans ce livre. Le grand rire jovial de l'auteur y éclate à chaque page. Un exemple ? Voici son premier souvenir de spectateur. Son père l'avait conduit au Théâtre de Nantes voir une pièce historique. Des figurants — qui n'avaient jamais pris part aux répétitions — sous des éclairages verdâtres et des maquillages livides, entassés dans un coin, représentaient les cadavres des derniers soldats tués dans la bataille. Devant ce tableau macabre, le public était muet d'horreur. Des mains se crispèrent, des yeux s'écarquillaient, l'atmosphère était favorable au déroulement de la tragédie. Soudain l'acteur faisant le général, ne pouvant soupçonner la présence en scène des figurants qu'il n'avait jamais vus répéter, entra à reculons en criant : « Le désastre est complet ! Tous nos soldats sont morts comme des braves, sans un cri ! ». Et, reculant toujours, il écrasa sous sa botte le pied du premier figurant qui se trouvait derrière lui. Alors le public vit avec stupéfaction le cadavre des héros « mort sans un cri », sursauter et se mettre à hurler : « Houla ! mon pied ! Houla ! mon pied ! Houla ! Houla !... » L'hilarité fut telle qu'on dut fermer le rideau. C'est ainsi que s'acheva la première tragédie à laquelle assista André Bauge.

RAVAUDAGE

Le théâtre s'usait-il ? On pourrait le croire devant le nombre inquiétant des reprises. Devant les quarante pièces visibles actuellement à Paris (en dehors des subventionnées), vingt seulement sont des œuvres nouvelles. On a tout repris : les vieux vaudevilles, les vieux mélodrames, les vieilles opérettes. Cependant que des comédies inédites de jeunes auteurs, des drames et des opérettes modernes (et pas forcément swing) dorment dans des tiroirs ou sur le bureau des directeurs, on exhume « Le Contrôleur des wagons-lits », « La Fessée », « Les Deux Orphelines », « Mignon » et autres sinistres rigolades ou lamentables vieilleries.

Mais qu'il n'y ait pas de malentendu. Certains auteurs modernes font partie du répertoire classique, au même titre que Racine ou Molière. Et une reprise de « Electre », de Jean Giraudoux, par exemple, nous semble aussi naturelle qu'une reprise de « Misanthrope » ou d'« Athalie ». Ce qui est scandaleux, c'est de voir les directeurs fuir le combat et profiter de cette époque exceptionnelle où tout spectacle fait de l'argent pour composer un programme avec n'importe quel vieux succès « commercial ».

LE THÉÂTRE AMBULANT

Et la province ? Que lui apporte Paris en matière théâtrale ? Jadis partaient de la capitale, été comme hiver, des tournées qui, durant des mois, traversaient grandes et petites villes, diffusant dans de magnifiques théâtres ou des salles de fortune, les grands spectacles parisiens ou le répertoire dramatique en renom.

Les difficultés auxquelles se heurtent actuellement les organisateurs de spectacles et de tournées en général sont de tous ordres.

En dépit de leur nature et de leur multiplicité, il se trouve encore des gens de bonne volonté pour quitter Paris et circuler partout, une ou deux pièces en tête et jouer, comme autrefois, devant le grand public provincial.

Marcel Lamy est de ceux-là. Ayant déjà acquis l'expérience du tournage avant la guerre, il a repris ses valises et ses décors il y a un an et donné une appréciable extension à ses tournées de comédie, en zones libres ou occupées.

Après avoir amené dans les grandes villes de France « Je vous aime », de Louis Verneuil, avec Marcel Vallée en tête de sa troupe et « Domino », de Marcel Achard, avec Jeanne Sully et Henry Bosc, il vient de nous quitter ces jours-ci pour jouer « L'Amant de Paille » avec sa troupe comprenant Janine Darcey, Henry Bosc, Jean Daurand, Jean-Pierre Méry et lui-même. Ils voyageront deux mois. Puis, la tournée achevée, il présentera dans les mêmes villes « Duo », avec Henri Rollan et Jeanne Boitel. En septembre, ce sera le tour de « Un Coup de Soleil », l'opérette qui fut créée il y a deux ans sur le boulevard. Milton, Jeanne Boitel, Germaine Charley, qui furent avec lui de cette création, l'accompagneront.

En même temps, il organisera des concerts classiques qu'il mettra en scène. Cette innovation comprendra des spectacles d'orchestre — celui-ci conduit par Godefroy Andolfi — avec six danseuses, un chanteur et une chanteuse.

Du pain sur la planche sans doute, mais, pour les spectateurs de partout, de bien belles soirées en perspective.

Jean ROLLOT.

20 ANS APRÈS...

A peine « Colombine », dernière pièce de M. Marcel Achard, aura-t-elle quitté l'affiche de l'Athénée que « Voulez-vous jouer avec moi ? », première pièce du même auteur, sera mise en répétition aux Bouffes-Parisiens. Ainsi se trouvera bouclée la boucle de vingt ans d'un théâtre à la fois fantaisiste et poétique. C'est, en effet, en 1923 que Dullin montait à l'Atelier cette parade de clowns qui devait révéler le talent si personnel de Marcel Achard.

M. Willemetz a voulu donner à cette reprise, limitée à 30 représentations exceptionnelles, l'éclat d'une fête d'anniversaire. Une musique de scène nouvelle a été composée par Van Parys et la distribution groupera autour d'Armontel, dans le rôle que l'auteur créa naguère lui-même, Arletty, Pierre Brasseur et Jean Parédès.

AUX LIBÉRÉS

Les anciens prisonniers de guerre et les familles des prisonniers de guerre actuellement en captivité de l'industrie cinématographique sont priés de bien vouloir se mettre en rapport avec le siège social de l'Association nationale corporative et d'entraide sociale des prisonniers de guerre de l'industrie cinématographique, 37, rue Galilée, Paris-17^e. Tél. Kléber 46-15.

DERRIÈRE LE MICRO

On peut être un honnête homme et ne pas connaître la comtesse de Soaille. C'est regrettable, mais, mon Dieu, c'est permis ! Seulement, il peut vous arriver de faire quelques imprudences. Il se peut, par exemple, qu'ayant à prononcer son nom, vous le déformiez de façon ridicule. Eh ! oui, ne souriez pas, cela peut arriver. Mais, croyez-moi, jamais vous ne dépasserez le résultat extraordinaire obtenu dans ce genre par un speaker à la radio. L'autre soir : « Mes chers auditeurs, vous venez d'entendre des poèmes de la comtesse de Soaille ! »

La pauvre grande Anna, du fond du Paradis, dut en avoir un éblouissement !

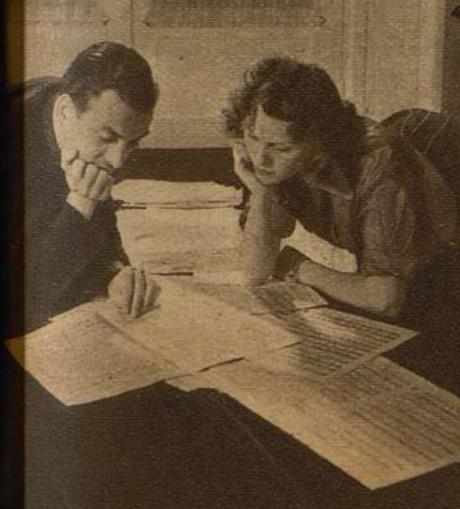
Cela nous rappelle l'historique arrivée à cet autre speaker qui lisait le bulletin météorologique. Un jour, on lui apporla un texte que la dactylo, pressée, avait tapé de la façon suivante : « ... ciel couvert avec q.g. flocons de neige sur la région parisienne ».

Ce n'est pas la première fois qu'un speaker se trompe. Mais il y a des fautes difficilement acceptables, pour ne pas dire inadmissibles. Et l'on devrait bien exiger des gens spécialisés en cette matière, un minimum, sinon d'érudition, au moins de connaissances générales.

BETTY LOVE NOUVELLE VEDETTE DU RYTHME



Betty Love... c'est le nom de la nouvelle étoile du rythme qui chante actuellement devant le public du Doge, l'élégant cabaret de la rue Volney. Betty Love, dont le nom sera bientôt sur toutes les lèvres, présente — vêtue d'une robe courte — son tour de chant unique. Présentation originale et nouvelle... Tour de chant plein de vie et de dynamisme. Actuellement, elle prépare des nouvelles chansons de René Joliet (son... pianiste) qui seront données bientôt au cabaret, à la radio et peu après mises à l'écran.



IRÈNE DE TRÉBERT S'entraîne

Irène de Trébert, qui fit d'heureux débuts au cinéma dans « Mademoiselle Swing », dont elle interprétait le rôle principal et qui vient de passer avec succès sur la scène de l'A.B.C., est actuellement en Belgique. Elle est la vedette du programme du plus grand music-hall de Bruxelles et le public de la capitale belge lui fait chaque jour un accueil enthousiaste et mérité.

Irène de Trébert est une nouvelle vedette de la chanson et de la danse. Ayant débuté lorsqu'elle était toute petite fille dans la troupe enfantine de la Boîte à Joujoux, elle se fit remarquer au Casino de Paris l'année avant la guerre, dans une revue où elle remplaça au pied levé la vedette féminine défaillante. Au cours de ces dernières années, Irène de Trébert s'est affirmée davantage et les auditeurs de Radio-Paris ont souvent entendu sa voix charmante au cours des émissions de Raymond Legrand.

Au music-hall, Irène de Trébert est chez elle ; lorsqu'elle se trouve sur scène, elle est dans son élément. Si, par hasard, un orchestre joue quelques notes, elle est prise aussitôt par le rythme, elle esquisse quelques pas de danse et fredonne un air. Puis, le rythme se précisant, elle danse avec enthousiasme et égrène les couplets de la chanson.

Pour arriver à un résultat aussi parfait, Irène de Trébert doit se soumettre à un sé-

rieux entraînement. Levée dès le premier rayon de soleil, elle commence par un peu de culture physique, puis c'est une répétition au piano de ses dernières chansons. Celles-ci sont nombreuses et variées. Avec elle, Irène de Trébert en a emporté en Belgique un choix considérable. Voici quelques titres : « Pour bébé swing », « En balayant le parquet », « Oui, oui, oui », « Il y a du rêve », « Perrette et le pot au lait », « Dans mon r'frain y'a de la musique », « Je t'aime », « La légende de saint Nicolas » et « Mon Homme », qu'elle chante sur un rythme 1943 avec une réelle personnalité.

Lorsqu'elle a terminé ses répétitions de chant, Irène de Trébert s'entraîne pendant une bonne heure à faire des claquettes, avec Raymond Legrand, elle fait un choix parmi les nouvelles chansons, car il lui faut sans cesse renouveler son répertoire. Les répétitions terminées, elle peut enfin sortir et faire quelques visites.

Le soir venu, ou bien elle chante sur la scène d'un music-hall, ou bien elle se repose chez elle, préparant la journée de lendemain.

Bientôt elle donnera des cours au Conservatoire de Jazz de Paris. Nul doute, les élèves de M. Charles Henry se réjouiront d'avoir un tel professeur.

Le métier de vedette n'est pas, on le voit, de tout repos. Irène de Trébert s'y consacre tout entière et travaille avec ardeur.

Germain FONTENELLE.

1. Un peu de culture physique pour s'assouplir les muscles.

2. Etonné, le fils d'Irène de Trébert écoute "Pour Bébé swing".

3. Maintenant des claquettes, "Dans mon r'frain y'a de la musique".

4. "Il y a du rêve" dit Irène, Raymond Legrand répond "Je t'aime".

(Photos Grand.)

MOLIÈRE



Photos Lido.



1 Une scène du "Malade Imaginaire" de Molière: Maurice Revel est en proie aux tracasseries de Renée Lequerré et Michèle Mamour.

2 A travers un judas, Paul Courant, qui n'oublie pas son rôle d'administrateur, regarde si tout marche bien en scène.

3 Avant d'entrer en scène, Paul Courant jette un coup d'œil sur les quelques feuillets manuscrits que tient à la main sa camarade Claire Nobis.

4 Les deux Diafoirus et le Notaire, galants, aident la soubrette à faire les bagages de la troupe. Ce n'est pas une affaire toute simple.

en tournée

PLUSIEURS tournées théâtrales viennent de rentrer d'Allemagne, où elles ont donné avec succès des représentations devant les ouvriers français qui travaillent dans les usines et aussi devant les prisonniers, dans les camps et les kommandos, apportant ainsi un peu de détente et de réconfort à ceux qui se trouvent éloignés de leur pays.

D'autres troupes de comédiens viennent de repartir, faisant ainsi un chassé-croisé. Profitant des premiers beaux jours, elles ont commencé à parcourir du nord au sud, de l'est à l'ouest, le vaste territoire d'outre-Rhin.

Parmi ces troupes, il convient de citer celle du Théâtre Athéna, qui entreprend actuellement sa seconde randonnée, visitant au cours de celle-ci, qui doit durer plusieurs mois, toutes les grandes villes et les camps où elle ne s'était pas rendue durant son premier voyage.

Le programme que présente le Théâtre Athéna est excellent et de haute qualité. Il ne comprend que deux pièces, mais celles-ci ont été choisies avec soin et sont interprétées par des comédiens habiles et subtils. Grâce aux efforts de son principal animateur Paul Courant, qui est également un comédien, les dix autres membres de la troupe forment un ensemble homogène et une équipe solide dans laquelle règne une parfaite camaraderie. Chacun contribue pour sa part à la réussite de l'entreprise et met tout en œuvre pour que tout, durant ce merveilleux voyage, soit irréprochable.

Le Théâtre Athéna a choisi pour son second programme l'œuvre la plus représentative du théâtre de Molière, « Le Malade Imaginaire », qu'il accompagne un petit acte de Mayer, « Le Bonhomme Jadis ».

Ainsi, prisonniers et ouvriers peuvent apprécier comme il se doit un programme d'une parfaite tenue, qu'anime avec âme une troupe excellente composée de Paul Courant, Régine Lequerré, Robert Pock, André Pressart, Maurice Revel, Guy Castaing, Jean Guyon, Albert Reyval, Michèle Mamour, Claire Nobis et Lauran.

Le Théâtre Athéna vient de commencer la seconde série de ses représentations. Déjà, dans plusieurs centres ouvriers, nos compatriotes ont pu assister à leurs spectacles de classe; déjà, dans certains camps, nos prisonniers, émus et ravis, ont pu écouter la farce si drôle et si cocasse de Molière que jouent d'excellents artistes. Les applaudissements qui, à chaque représentation, encouragent ces derniers, sont la preuve de l'intérêt que les spectateurs portent à un programme d'une aussi haute et aussi belle tenue.

Gilbert FLAMAND.

Une femme par jour

NAGUÈRE, à une époque où le qualificatif « parisien » pas encore appliqué à tous et à tout signifiait encore quelque chose, le Théâtre des Capucines était le type même du Théâtre parisien jouissant universellement d'une enviable réputation de cénacle de l'esprit boulevardier, avec sa coquette salle intime que tous ceux se piquant de parisianisme se devaient de fréquenter. Les Capucines, c'était une synthèse de l'élégance, du chic, des jolies femmes, des parfums, des gardénias, de ces mille qualités de mondanités, enfin, à qui la Capitale doit beaucoup de sa réputation.

Si cette époque, qu'il a fait si bon vivre, semble à certains aujourd'hui révolue, sinon seulement plongée dans un assoupissement prolongé pour d'autres, nous l'entrevoions encore dorénavant. N'en déplaise à trop d'esprits chagrinés, aux sentences faciles, quelles que soient les épreuves que le destin lui envoie, Paris conserve toujours le fond même de son âme étincelante. Le plonger dans la nuit, c'est cacher ses lumières mais non les éteindre.

J'en veux pour preuve cette magnifique résurrection du Théâtre des Capucines, à laquelle nous venons d'assister la semaine passée. Frappées d'une sorte de léthargie ces dernières années, disparues même avant la mort de Rip qui en fut, en partie, la substance spirituelle, elles nous reviennent plus belles que jamais.

Réouvertes sous le coup de baguette magique d'une direction Sandrini et Dubout,

dont l'association artistique évoquant Tabarin et l'actuel Apollo, est garante de luxe et de bon goût, elles sont, à l'heure qu'il est, ce que Paris offre de mieux dans ces domaines si personnels. Elles sont les Capucines, les vraies dont la scène expose à tous les yeux les plus jolies femmes.

A l'instar du Boulevard dont elles portent le nom, petites en dimensions, elles présentent en peu de place les choses les plus ravissantes, dans un étonnant débordement de générosités.

L'opérette « Une Femme par Jour », jouée dans leur tradition la plus fidèle de gaieté, d'entrain, de charme et de beauté, réunit une distribution de tout premier ordre qui groupe l'exquise Jacqueline Cadet, Robert Burnier, Duvallès, Roger Dann, Denise Grey, et un bataillon de belles filles comme on n'en voit qu'ici. Elle est le spectacle même qu'on pouvait souhaiter pour la réouverture de ce grand et fastueux salon, par ailleurs transformé selon un goût exceptionnel. Spectacle éblouissant de fraîcheur dont la critique dira dans un prochain numéro tout le bien qui en peut être dit.

Et, le soir de cette réouverture, en dépit d'un temps exécrable, ont vit la plus parisienne des Parisiennes, Mistinguett, arriver, souriante. N'habite-t-elle pas le même boulevard juste en face du Théâtre ?

— Quel temps de chien, me dit-elle. Heureusement je n'ai eu qu'à traverser.

Mauvais temps; temps mauvais, soit! Mais il reste à Paris quelque chose de lui-même : ce sont les Capucines.

Jean ROLLOT.



Photos Lido.

1 Un couple sympathique dans les coulisses: Jacqueline Cadet, Roger Dann.

2 L'inénarrable Duvallès dont on retrouve, avec plaisir, la physionomie.

3 Pas d'opérette sans baiser: Jacqueline Cadet et R. Dann vont l'échanger!

4 Les sept femmes de Robert Burnier l'entourent avant son entrée en scène.

Avec l'honorable LÉONARD dans la campagne dacquoise

Trois maisons groupées, quelques propriétés qui font des appartés dans la campagne environnante, une église-forteresse dont le clocher est une tour de guetteur et qui possède une singularité romane rare, un narthex : c'est là, à Siest, à 12 kilomètres de Dax, que Pierre Prévert vient de tourner les extérieurs de « L'Honorable Léonard ».

Le sujet tient en cinq lignes ou en 3.000 mètres de pellicule. Un pauvre commerçant, Léonard, vendeur de lampions, farces-attrapes, en ce moment, se faillite. On sait que la rigolade, en ce moment, se porte peu ! Pour ne pas être accusé de vol, notre honorable Léonard va devenir, ou presque, assassin si « brave », comme l'on dit là-bas, qu'il devient son ami : ils partiront ensemble, sur les routes, à la poursuite de l'aubépine et du trèfle à quatre feuilles...

Le scénario, qui est de Jacques Prévert, est ravissant. Il est peuplé d'humbles personnages qui sont les chevaliers des petits métiers : le remouleur, l'étameur, le marchand de marrons, la vendeuse de fleurs, le ramoneur, le tondeur de chiens... Ils sont tous là dans une cour de ferme, attendant de tourner. Ils apportent leurs instruments de travail, Louise Fouquet, la marchande de fleurs, ajoute à ses roses la grâce d'un pétale déplié, le tondeur de chiens passe ses longs doigts dans la crinière d'un griffon, pour se faire la main, et Simone Signoret, pieds nus dans la prairie, étale sa large et multicolore robe de gitane sur le gazon et s'assied dans l'herbe verte, semblable à un massif de géraniums et d'œillets.

Jacqueline Bouvier, la vedette féminine du film, se souvient qu'elle joua plusieurs centaines de fois la jolie pièce de Robert Boissy, « Jupiter ». Elle explore la campagne, peut-être à la recherche du Dieu de l'Olympe...

Dans un chemin creux, près de la ferme où tourne Jacques Prévert, des caisses sont entassées. C'est le magasin d'accessoires. On lit : Farces-attrapes, Pétards, Lampions, Fusées, Guirlandes. Au-dessus, les branches d'amandiers fleurissent. On dirait un Quatorze juillet laissé pour compte abandonné dans les champs...

Tous les hôtels de Dax ont été fouillés de fond en comble pour loger tout le monde : acteurs, techniciens, metteur en scène, producteurs, et les rares (Photos Essor Cinématographique)

journalistes de Paris, de Bordeaux et de Bayonne qui sont venus voir dans ses terres l'honorable Léonard. Malgré les efforts du directeur de la production et du régisseur, on n'a pu caser tout cet état-major. Une seule solution s'offrait : louer à la S.N.C.F. un wagon-lit, le ranger sur une voie désaffectée de la gare de Dax et y installer ceux que l'on n'a pu coucher en ville ! C'est ainsi que trente personnes habitent la gare des marchandises et sont bercées chaque nuit par ces grands rêves immobiles d'une, se sera couché le soir dans son wagon-lit souhaitant secrètement qu'une erreur de manœuvre, pendant la nuit, fasse accrocher à un express la voiture et que ces trente cinéastes, lancés dans l'aventure, se réveillent au matin à Pampelune.

Dans les rues de Dax, une petite jeune femme blonde se promène. Elle regarde, du grand pont, couler l'Adour ; elle s'arrête devant les magasins d'objets basques, contemple le coucher du soleil derrière le « Splendid »... Elle attend tranquillement que les extérieurs soient finis pour regagner Paris. C'est la femme du maquilleur.

C'est aussi une ancienne très grande vedette, l'une des plus célèbres artistes du cinéma français muet, héroïne de « Nène », « La Légende de Sœur Béatrice » et de vingt grands succès : elle s'appelle Sandra Milowanoff...

Un autre grand acteur du cinéma français d'autrefois est là (ils ont tourné ensemble). Mais lui joue dans « L'Honorable Léonard » le rôle d'un peintre : il s'appelle Van Daele...

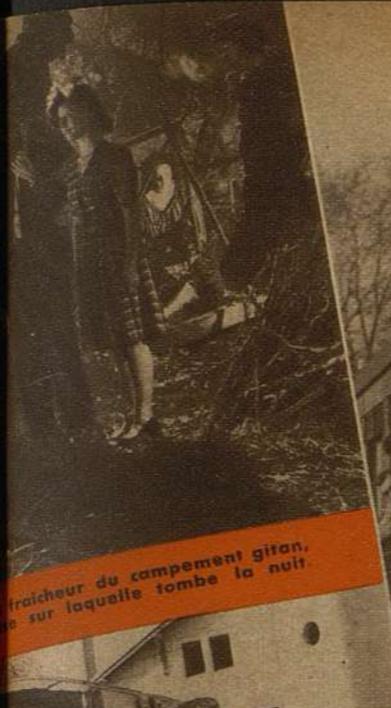
Charles Trenet, Carette, Pierre Brasseur, vedettes du film, sont copieusement assiégés, dans les rues, par les Dacquoises « à l'œil noir », comme dit la chanson... Et comme l'on a engagé sur place des figurants pour faire la foule, les filles et les garçons de Dax enfourchent le matin leurs vélos, font les douze kilomètres qui les séparent de Siest et se présentent à neuf heures devant l'appareil, dûment barbouillés de fond de teint. Le soir, après leur journée « de cinéma », ces sportives 1,3. font une entrée saisissante au Bar Basque. Avec leurs cheveux en crinière, leur maquillage de star, leurs jambes nues et leurs sandales de corde, elles sont charmantes. Elles s'installent timidement dans un coin et commandent une limonade.

Roger RECENT.

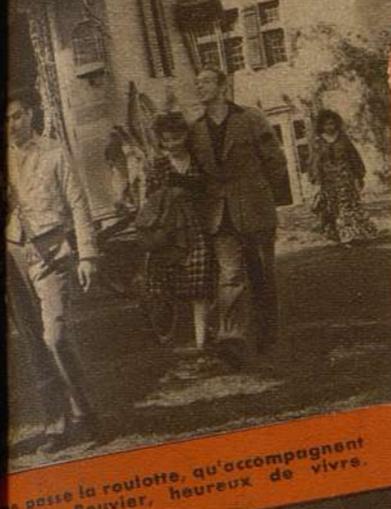
Charles Trenet facteur ? Il aura fait tous les métiers. Et toujours avec le sourire. Ce n'est qu'un à côté du film.



Jacqueline Bouvier, dans la belle forêt



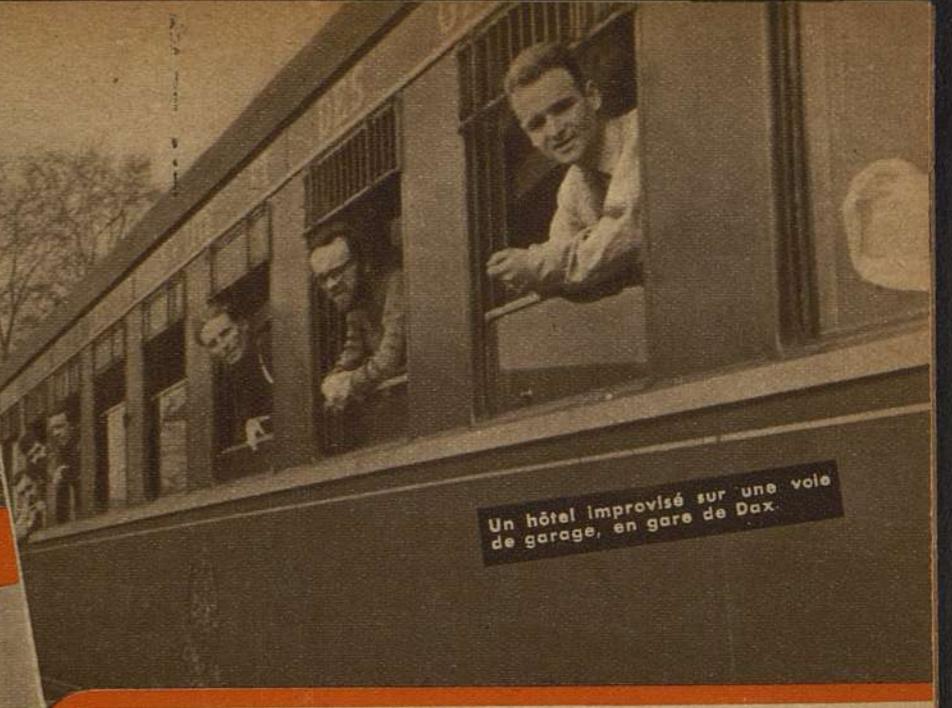
Le traicheur du campement gitan, sur laquelle tombe la nuit.



Dans la cour de Charles Trenet



Idylle ? Dans la tribu errante, Simone Signoret et Vitsoris, chef gitan.



Un hôtel improvisé sur une voie de garage, en gare de Dax.

Sur L'ÉCRAN

LA CHEVRE D'OR. — La chèvre d'or est une sorte d'animal fabuleux qui, selon la légende millénaire, se dérobe à toute atteinte. Il symbolise en somme le bonheur qui échappe toujours aux hommes qui vont le saisir. Mais dans ce village méridional où court la vieille légende sarasine, la chèvre d'or, entrevue la nuit par quelques illuminés, est l'objet de toutes les convoitises.

Le film voudrait être d'atmosphère mystérieuse et, effectivement, le roman de Paul Arène qui a inspiré le scénario pouvait permettre une aimable comédie philosophique de cette espèce, mais de style plus relevé que le drame tourné par M. Barberis. On nous montre M. Jean Murat, romancier parisien en vacances dans le pays de la chèvre d'or, s'atteler à l'énigme du trésor. Que n'y a-t-on dépêché M. Simenon ?...

Et puis, au fond, tout cela n'a aucune importance ! Que la chèvre livre ou non son secret, que Berval tire des coups de fusil sur le trop curieux écrivain qui vient se mêler de ce qui ne le regarde pas, que Mlle Yvette Lebon tombe amoureuse du romancier, puis se brouille et se raccommode avec lui, peu nous importe... Il aurait fallu d'autres images, d'autres dialogues, d'autres scènes pour nous intéresser à ces personnages.

LA BOULE DE VERRE. — C'est un film allemand qui semble porter la marque de l'âge : si l'on en juge par sa technique et son usage photographique, il ne doit pas être né d'hier ! Quoi qu'il en soit, même aux beaux jours de sa jeunesse, il n'a jamais dû passionner les foules.

C'est l'histoire d'un homme, André de Monzague, jeune attaché d'ambassade à Vienne, qui accepte de se laisser accuser d'un vol qu'il n'a pas commis, pour ne pas compromettre sa maîtresse, Nina, mariée au banquier Fyten. Condamné à deux ans de travaux forcés, il s'évade, gagne l'Amérique, et deviendra l'une des plus grandes attractions de music-hall du monde ! Son périlleux numéro, il le fera dans une boule de verre, d'où le titre du film. Après plusieurs tours du monde, il reviendra à Vienne, sera réhabilité, et épousera une petite écuyère de cirque.

Hilda von Stolz et Albrecht Schoenhals sont les vedettes de ce film.

LE VOYAGEUR DE LA TOUSSAINT. — Gilles s'appelle « le voyageur de la Toussaint », parce qu'il revient dans son pays, après de longues années d'absence, le premier novembre. Son arrivée suscite une grande effervescence parmi sa famille et les amis de celle-ci.

Il serait trop long d'expliquer en détails pourquoi chacun redoute qu'il ne fauille dans le passé familial. Cette mort de l'oncle Octave, qui ne paraît pas tout à fait naturelle, mettra Gilles sur la piste de ce drame de famille et d'intérêt.

Voilà pour le scénario, qui est adapté par Marcel Aymé d'un roman de Georges Simenon. Il ne raconte pas toujours des faits très perceptibles, mais semble plutôt s'attacher à créer une atmosphère de drame et de mystère autour de personnages qui vivent dans le brouillard et l'embrun. Louis Daquin, avec un sens très aigu du cinéma, a reconstitué cette « cauleur Simenon », mais la brume et la grisaille noient les personnages. Cependant, le rôle principal de Gilles Mauvoisin est interprété de façon remarquable par un jeune acteur dont c'est le premier film : Jean Desailly. C'est à la Comédie-Française que Louis Daquin est allé le chercher ; après un premier prix de comédie au Conservatoire, Jean Desailly est entré l'année dernière chez Molière, et il n'y a que quelques semaines qu'il y faisait, dans « Fantasio », ses débuts officiels. Ce jeune comédien semble doué d'une manière exceptionnelle pour le cinéma ; il est entré par la bonne porte et a, dès son premier contact avec le studio, compris le rythme de l'écran. Autour de lui, qui est le pivot de l'action, paraissent Assia Noris, Gabrielle Dorziat, d'une impeccable dignité ; Simone Valère qui joue avec la grâce de son charmant petit visage, où le sourire ne se loge pas que dans la lèvre et le regard, mais aussi sur le front, la ligne du cou et sur les ailes palpitantes de son petit museau de félin ; Marguerite Ducouret, Mona Dol, Christiane Ribes, Jules Berry, qui apporte, dès qu'il paraît, la lumière et la vie ; Guillaume de Sax, Rignault, Louis Seigner, Serge Reggiani, Jacques Castelot, Roger Karl, etc. Tous émergent de ce brouillard et de cette vie sordide où le goût de l'argent domine tous sentiments, mais le film ne les arrache pas à leur trame romanesque et ils restent, malgré les efforts de Louis Daquin et de Marcel Aymé, dont le travail est d'une grande probité, des personnages sans vie réelle.

R. R.

COURRIER DE VEDETTES

Catherine. — Quel joli nom vous avez ! Et quelle belle écriture. Dès que vous serez rentrée à Paris, ne manquez pas de m'écrire. Le portrait que vous brosez de vous est très séduisant... et j'ai hâte de connaître votre secret ! Personnellement, je suis exactement ce que vous imaginez : grand, jeune, mince, de belles mains, le regard doux et ironique, tendre et un peu méchant... J'ai également beaucoup de choses à vous confier, mais je vous les dirai de vive voix. A bientôt, n'est-ce pas ?

Dijon. — Alain Cuny mesure environ 1 m. 82. Vous le verrez à nouveau au cinéma, dans le film « Le Baron fantôme », qui doit sortir prochainement. Jimmy Gaillard n'a aucune liaison intime avec Louise Carletti : ce sont seulement d'excellents camarades. Méfiez-vous des bobards !

Cœur abandonné. — Ce n'est pas à 16 ans que l'on peut vraiment découvrir l'amour. Ne soyez pas jalouse de la fiancée du monsieur que vous aimez. N'abandonnez surtout pas le basket-ball. Il vous est permis d'avoir l'amour du sport. Quant à votre moniteur, laissez-le dans les bras de celle qui partagera sa couche, et flirtez avec les jeunes gens de votre entourage. Pourquoi s'attacher à un poisson quand il y en a des milliers dans la mer ? C'est un vieux proverbe. Faites-en votre profit et vous deviendrez vite un cœur occupé !

Françoise. — Jean Chevrier retournera sans doute au Théâtre de Dijon un prochain jour. En effet, il n'est pas indifférent aux charmes de Marie Bell. Son dernier film ? « La Grande Marnière ». Il était, dans « Andorra », le partenaire de Zita Fiore.

Mélo pour lui. — Je n'ai rien à ajouter aux renseignements que vous avez recueillis sur René Dary : vous en savez autant que moi... ou presque. J'ai bien reçu vos dix baisers, et je vous remercie du plus profond de moi-même. Mais je ne me sens pas capable d'en remettre huit à Dary. Permettez-moi de tout garder pour moi et de vous conseiller d'aller embrasser notre sympathique artiste. C'est un genre de commissions que l'on fait toujours soi-même !

Vedette. — Continuez encore à vous produire dans les galas où le succès vous est assuré. Merci infiniment pour votre dessin. J'ai été très sensible au slogan que vous me dédiez : « Bel-Ami reconforte les cœurs ; il aide le monde à toute heure ». C'est charmant.

Lina. — Pourquoi ne voulez-vous pas me dire comment vous m'imaginez ? Croyez-vous que votre joli rêve n'est pas un peu pour moi ?... La petite camarade, si simple et si gentille, que vous avez connue il y a quelques années, s'appelle effectivement Gaby Andreu. C'est bien elle qui, vers 16 ans, habitant Perpignan, tenait un commerce de dentelles avec ses parents. Maintenant, la voici vedette de l'écran, peut-être un peu grisée, car elle me paraît moins modeste qu'à ses débuts. Elle devait se marier il y a quelques mois. Je lui connais d'ailleurs beaucoup de soupirants : sa beauté attire tellement ! Envoyez-moi votre photo, je pourrai, de cette façon, penser davantage à vous.

Lorrain. — Comment vous en voulez-vous ? Votre lettre m'a été très agréable. Je trouve très délicat de vous présenter avec autant de simplicité. Naturellement, je serais heureux de correspondre avec vous. Je penserai beaucoup à vous quand vous passerez votre « bac » : cela me rappellera des souvenirs un peu confus et pourtant pas très lointains. Merci pour les compliments que vous adressez à notre journal. Moi aussi, j'adore Alain Cuny, sa voix grave et ses yeux d'un bleu liquide... Vous êtes un amour de me proposer des « gâteries », mais je n'ose choisir : j'ai trop peur de vous priver !

Zouzinette. — Jean Tissier est à la ville comme à l'écran. C'est un poète avant tout. Et s'il parle toujours lentement, ne croyez pas que cela soit un peu

énervant. On s'y fait très bien, et c'est très amusant ! Je m'étonne qu'aucun artiste ne séjourne jamais dans votre ville. Ouvrez davantage vos yeux... et vous verrez !

Petit sourire. — Etes-vous guérie de votre sale maladie ? C'est bien Raquevert que vous avez rencontré récemment. Bernard Lancret et Georges Grey ne font rien pour l'instant. Je vous fais un grand sourire !

Chantal. — J'ai déjà dit tout le bien que je pensais de mon ami Jimmy Gaillard. Ne me faites donc pas toujours répéter la même chose. Suivez plus attentivement cette rubrique. Il n'a jamais été question de mariage entre Gilbert Gil et Louise Carletti... sauf dans le film « Nous les Gosses... »

Un rythme. — D'après votre écriture, je vous ai découvert bien médiocre... et d'une instruction trop primaire. Alors, permettez-moi de protester énergiquement quand vous me dites : « J'ai dix-huit ans, je suis assez bien et j'ai assez de talent pour faire du music-hall ». Quelle simplicité ! Sachez, Monsieur, que, si l'art est difficile, le talent est rare... et à votre âge vous avez encore beaucoup à apprendre, même en matière de chant. Allez donc faire un stage à l'Ecole de la Chanson, 55 bis, rue de Ponthieu ; cela vous sera sans doute très profitable.

Jicli. — De quel droit me tutoyez-vous ? Avons-nous gardé les cochons ensemble ? comme on dit dans le beau monde ! Je n'aime pas beaucoup ce genre de familiarité. J'adore les êtres délicats, polis et distingués. Je condescends, malgré votre incartade, à répondre à vos questions : Suzy Carrier n'est pas mariée et ses rapports avec l'acteur dont vous me donnez le nom sont, à mon avis, strictement des relations de travail. C'est Suzy Prim — et non pas Mistinguett — qui jouait avec René Dary dans « Mélodie pour toi ». Oui, nous pouvons vous envoyer les numéros qui manquent à votre collection.

Yolande. — Il est certain que Gilbert Gil doit avoir un « petit flirt »... et peut-être davantage... Louise Carletti vient d'être majeure. L'accordéon ne me semble pas très féminin comme instrument. Je préférerais le piano, le violon ou la harpe. Cependant, dites-vous bien que le « piano à bretelles » est beaucoup plus accessible que le cinéma où l'on se heurte constamment aux obstacles les plus ingrats.

Cinderella. — Claude Génia n'a aucune parenté avec Gilberte Géniat qui, elle, est la fille de Marcelle Géniat. Elles sont Françaises. Quant à Rosine Luguet, je ne vois pas pourquoi elle serait la fille de Berthe Bovy mariée à André Luguet ! Où donc avez-vous imaginé pareil adjectif ? Rosine Luguet se mariera sans doute vers le mois de juillet. Elle vient de fêter ses fiançailles. Je regrette de ne pas pouvoir vous dire comment s'est déroulée la petite cérémonie, car je n'ai pas été invité. Georges Marchal, beau comme il l'est, ne peut pas être le fils d'Arllette Marchal, voyons !

BEL-AMI.

FAMILLES DES
TRAVAILLEURS
FRANÇAIS EN
ALLEMAGNE

FOYER-TRAVAIL
est
VOTRE AMI

EN VENTE
PARTOUT
16 PAGES

3!

SÉCIELEMENT
ÉDITÉ POUR VOUS
RENSEIGNER ET
DÉFENDRE VOS DROITS

LE SECOURS NATIONAL
agit
POUR LA FAMILLE FRANÇAISE

Centres sociaux, Maisons de la Mère, Ouvroirs, Enseignement ménager, Conserves et jardins familiaux, Enquêtes sociales, Dons et prêts d'honneur, Placement familial, « Goûter des Mères » : 3.000.000 de goûters servis en 1942

AIDER LE SECOURS NATIONAL
agir
C'EST AIDER LA FRANCE A
revivre!
A R 6

Étudiez-vous le Chant ?

Dans votre intérêt, pour connaître vos imperfections et vos progrès, venez enregistrer un disque au

STUDIO THORENS
— 15, fg Montmartre - Pro. 19-28 —

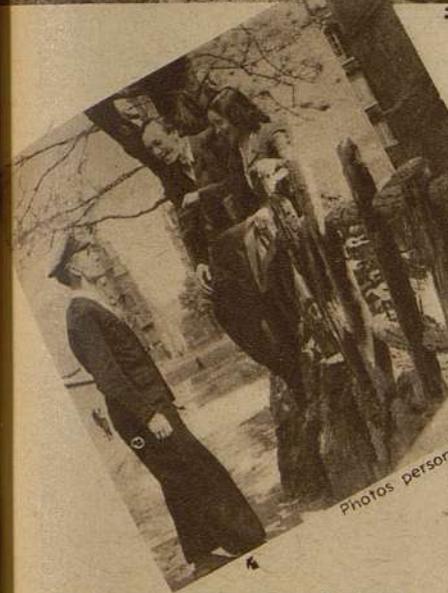
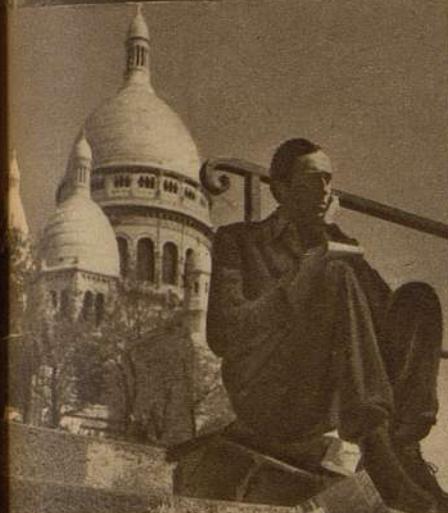
à tous
Cours gratuits
pour enfants
de prisonniers
Prix accessibles
BAL. 27-16
5 rue de Lincoln 5

JAZZ
INTERNATIONAL de
DU CONSERVATOIRE
Judicieux des MÂTRES
grâce à l'enseignement

JAZZ
VOTRE GOUT DU
VOUS POUVEZ SATISFAIRE
BAL. 27-16

D'un simple geste
vous avez satisfait
votre curiosité
D'un geste simple en
demandant

pour les soins intimes de la femme
GYRALDOSE
Lab. CHATELAIN 107 Bd de la Mission-Marchand, COURBEVOIE (Seine)
V. 100 n° 144-P.1025



2. Chez lui, avec Renée-Jan, il répète les chansons pour le « Lapin à Gill ».

3. Le comédien-poète écrit ses vers n'importe où. Montmartre l'inspire.

4. Il vit sur la Butte. Le voici avec Paulo et la chanteuse Renée-Jan.

5. Sous l'abat-jour rouge, il dit les poèmes écrits pendant sa captivité.

Avec Jean-Roger Caussimon DU STALAG au LAPIN à GILL

Malgré de longues années de célébrité, le « Lapin à Gill » n'a rien perdu de son charme. Dans la salle à peine éclairée, les chanteurs sont assis à côté des spectateurs. On peut voir, ce soir, Mac Orlan, Genn Paul, Le Vigan, Henri Bosc — et leurs voix se répondent. C'est celle d'Yvonne Darle, chaude et profonde, celle de Paulo, virile et tendre, celle de Renée-Jan, pure comme une source. Les actrices sont belles et les chansons aussi. Maintenant, sous l'énorme abat-jour qui jette sa clarté de feu, Jean-Roger Caussimon s'avance. Il dit des vers écrits pendant sa captivité. Il évoque les vieilles dames de province, ruinées vers 1900, les cheveux de chèvrefeuille aux clochettes épanouies, la vie : un rond tracé au compas. Tout cela est léger, sensible, d'une pure résonance humaine.

— Pourquoi je suis ici ? répond-il à ma question, mais parce qu'il faut que je vive. Lorsque je suis rentré, la saison théâtrale était déjà commencée, il n'y avait pas de place pour moi. En attendant de reprendre mon vrai métier — que je n'ai pas tout à fait abandonné du reste, car tous les mardis, en soirée je joue chez Dullin — je ne suis que

poète. Au fond de moi, je reste comédien. Je l'ai toujours été je crois. J'avais huit ans lorsque je vis jouer « Ruy Blas » à Bordeaux avec Albert Lambert. Ce fut une révélation. J'appris la pièce par cœur et ne parlai plus qu'en vers. A dix ans, je pris des leçons de diction. A 18, j'étais élève du Conservatoire de cette ville. A ce moment, j'apprenais mes pièces au lycée et faisais mes devoirs de philo au théâtre. Après avoir remporté le premier prix de comédie, je jouais, au Trianon, avec Lugné Poé, Jean Marchat et d'autres acteurs de la capitale, des succès du Boulevard. J'eus la chance de rencontrer Henri Bosc. Sur son conseil, je vins à Paris et j'entraî au Conservatoire. Juste à ce moment, la guerre éclata. Je fis comme les autres. Au Stalag IV A, où je fis la connaissance de Guy Rapp, nous organisâmes des représentations. J'écrivis même plusieurs pièces. Des projets ? J'en ai un de très immédiat. Je vais jouer « L'Aventure en Mer » à l'Ambigu. J'y camperai, dans un rôle de composition (les seuls que j'aime), un juge d'instruction austère.

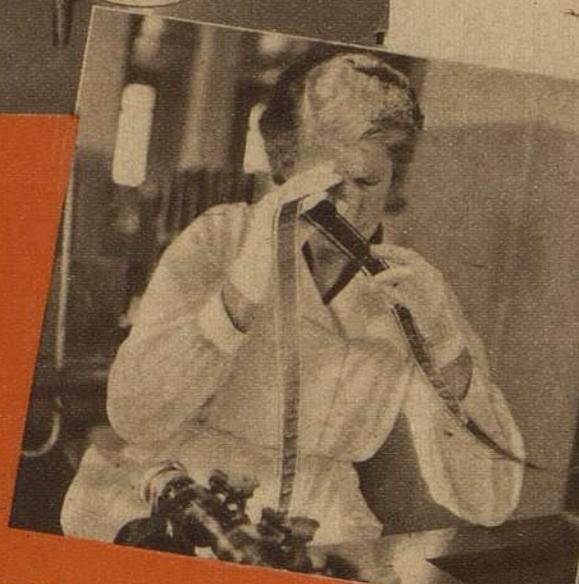
« Mais cela ne m'empêchera pas de revenir, de temps à autre, au « Lapin » où je fus si bien accueilli ».

Michèle NICOLAI.



Mains de femmes

1. Dès que les prises de vue d'un film sont achevées, commencent les longues et difficiles opérations du montage.



au CINÉMA

2. La monteuse doit observer minutieusement chaque image et les réunir dans l'ordre prévu par le découpage.

3. La script-girl représente peut-être, parmi les techniciens, le personnage le plus important. La voici au studio.

4. Micheline, l'habilleuse bien connue, a servi toutes les vedettes, de Gravey à Willm en passant par Rouleau...

5. Il faut vérifier si la bande développée ne porte aucun défaut qui pourrait nuire à la projection du film.

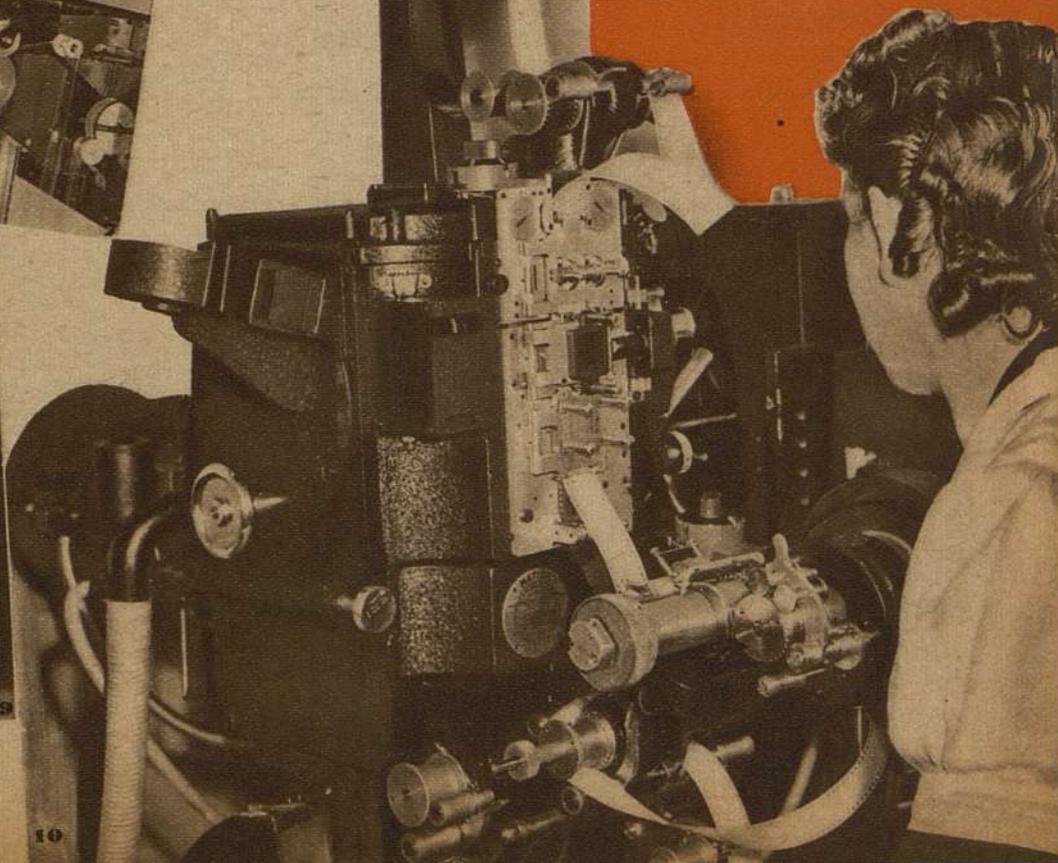
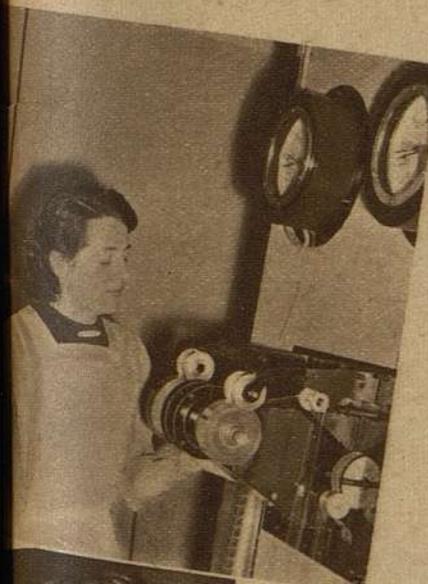
6. Un des charmes du cinéma : l'ouvreuse, toujours aimable et souriante, place inlassablement le spectateur...

7. Au laboratoire du studio, la monteuse continue son travail difficile qui exige une application assez délicate.

8. Dans la salle de projection la script-girl, toujours fidèle à la tâche, s'apprête à contrôler les petits détails.

9. A son bureau, la script-girl recueille les observations du metteur en scène et surveille le plan de travail.

10. Une machine fort imposante, qui tourne à un rythme très accéléré, tandis que les images se succèdent.



Quand passe sur l'écran le film lumineux et musical qui vous ravit, pensez-vous aux mains de femmes qui ont passé et repassé sur son enfance ?

Pensons-nous aux mains de la script-girl, mains fines, maigres, dont le médus bossu dirige un stylo toujours prêt ?

Pensons-nous aux mains de la monteuse, carrées, ridées, avec leurs doigts légers entre lesquels ont déjà filé plusieurs kilomètres de pellicule, vus en contre-jour ?

Pensons-nous aux mains de l'assistante, encore un peu inexpertes, mais si laborieuses, si ferventes dans leur désir de savoir, si douces dans leur accomplissement des données ?

Pensons-nous aux mains de l'habilleuse, piquées d'aiguilles et d'épingles, toujours au bord d'une reprise, d'un ourlet, passant sans étonnement du velours à la mousseline, ces mains aimables et vives qui sortent des riens du néant ?

Pensons-nous à la main délicate et vernie de l'ouvreuse, qui nous guide à travers la noirceur hostile et le silence de la salle, et qui s'ouvre discrète dans le rond jaune de la lampe, pour recevoir quelques pièces ?

Non, nous ne pensons pas à toutes ces mains obscures qui travaillent pour nous, sans gloire et sans orgueil.

Nous ignorons ces mains dont l'ombre voltige, frêle, dans l'ombre de l'écran... Et nous préférons peut-être, à toutes ces mains laborieuses, la menotte fine et paresseuse de notre voisine qui, elle, admire les mains du jeune premier...

Bertrand FABRE.

Photos Guy Le Boyer)



Le Rideau se lève



Lise DELAMARE, la jeune et talentueuse artiste que nous verrons prochainement dans le film « La Valse Blanche », Générale Cinématographique
Photo Cie Harcourt.

Théâtre

ETOILE
NOËL-NOËL
LE MUSIC-HALL DE PARIS
GEORGES BRIQUET
LUIETTE JAMBEL - LITTLE WALTER
MUSIC-HALL DE PARIS
GINA MANES
et 15 ATTRACTIONS ETOILE

TH. MONCEAU
ROLAND et JOURDAN
M^r de FALINDOR

MONSIEUR
Cabaret
Restaurant
Orchestre Tzigane
94, rue d'Amsterdam

MOULIN de la GALETTE
Tous les Dimanches matins à 15 heures
CAF'-CONC' SURPRISE
Avec les meilleures Vedettes de Paris
ORCHESTRE MARCEL MIELET

LE RAYON D'OR
(EX-COTTI)
THÉ - COCKTAILS
TOUS LES JOURS
de 16 h. 30 à 20 heures
12, Av. Wagram. Tél.: CAR. 69-81

ERMITAGE
PIERRE BLANCHARD
MARCELLE DUBREUIL
CHARLETTA
SECRETS
SUZY CARRIER - GILBERT OIL
MARGUERITE MORENO
RÉALISATION DE PIERRE BLANCHARD

MARIVAUX-MARBEUF
GABY MORLAY
FERNAND LEDOUX
HUGUETTE DUFLOS
RENEE FAURE
* LOUISE CARLETTI
DES JEUNES FILLES DANS LA NUIT
RÉALISATION DE PIERRE BLANCHARD
SCÉNARIO ET DIALOGUES DE RENÉ LÉHMAN



Germaine DERMOZ interprète le principal rôle de « Edith », de François Jeantet, le prochain spectacle du Vieux-Colombier.
Photo Harcourt.

Concerts

AMBASSADEURS-ALICE COCEA
CLOTILDE DU MESNIL
Le chef-d'œuvre d'Henry BÉCQUE
Mais n'te promène donc pas toute nue!
de Georges FEYDEAU

A. B. C.
EN EXCLUSIVITÉ
Charles
TRENET

Tous les soirs, sauf lundi: 20 heures.
Mardis dimanches et fêtes à 15 h.
Une fille adorable
Comédie de René DORIN

BOUFFES-PARIISIENS
RENÉ DARY
C. GÉNIA et G. KERJEAN
Jean - Jacques
Comédie de ROBERT BOISSY
E. LYNN - C. DIDIER
M. PIERRAT et Jean DAX
Tous les soirs (sauf lundi) 20 heures.
Mat.: samedi, dimanche et fête 15 h.

CHATELET
Un spectacle incomparable
VALSES de FRANCE



Marie LAURENCE, dont le charme et l'élégance ont été admirés dans « L'Honnête Florentine », au Théâtre Edouard-VII, est coiffée par ANDRÉ MAURICE, le coiffeur des Vedettes, 26, rue de la Pépinière.
Photo Harcourt.

Les films que vous irez voir :
Aubert Palace, 26, boul. des Italiens, Perm. 12 h. 45 à 23 h.
Balzac, 138, Ch.-Elysées, Perm. 14 à 23 h.
Borchier, 35, bd Berthier, Sem. 20 h. 30, D.F.: 14 à 23 h.
Bonaparte, 76, rue Bonaparte, DAN. 12-12.
Cinéma Champs-Élysées
Cinéma Opéra, 4, Ch.-d'Antin, Perm. 13 à 23 h. PRO. 01-90.
Cinec, 2, Bd de Strasbourg, BOF. 41-09
Clichy Palace, Fem. Mardi. 5 20 h. 30, Dim. perm. M. 30 à 18 h. 30, S. 20 h. 30.
Club des Vedettes, 2, r. des Italiens, Perm. de 14 à 23 h.
Delambre (Le), 11, r. Delambre, Perm. 14 à 23 h. DAN. 30-12.
Denfert-Rochereau, 24, pl. Denfert, Odé. 00-11
Ermitage, 12, Ch.-Elysées, Perm. de 14 à 23 h.
Helder (Le), 34, bd des Italiens, Perm. de 13 h. 30 à 23 h.
Impérial, 29, boulevard des Italiens, RIC. 72-52.
Lux Basille, Perm. 14 à 23 h. DID. 79-17
Lux Rennes, 76, r. de Rennes, Perm. 14 à 23 h. LIT. 62-25
Marbeuf, 34, rue Marbeuf, BAL. 47-19
Marivaux, 15, boulevard des Italiens, RIC. 72-52... DAN. 41-02.
Miramar, gare Montparnasse, Perm. 13 h. 40 à 22 h. 45. DAN. 41-02.
Olympia, bd des Capucines, Permanent.
Radio-Cité Opéra, 8, boulevard des Capucines, Opé. 85-48
Radio-Cité Basille, 5, faubourg Saint-Antoine, Der. 54-49
Régent, 113, av. de Neuilly (Métro Salomon)
Scala, 113, Bd de Strasbourg

Du 5 au 11 Mai
Madame et le Mort
Le Camion Blanc
Pontcarral
La Grande Marière
Hommage à Bizet
Le Mistral
Sourire de Vienne
La Sévillane
Madame et le Mort
Face au Destin
L'Amant de Borndé
L'Ange de la Nuit
Le Chant de l'Exilé
L'Ange de la Nuit
L'Acrobate
Romance à Trois
Jeunes Filles dans la Nuit
Jeunes Filles dans la Nuit
Le Comte de Monte-Cristo (2^{me} ep.)
Le Loup des Malveneurs
Andorra
Forté Tête
L'Honorable Catherine
Le Soleil à toujours Raïson

Du 12 au 18 Mai
Madame et le Mort
Le Camion Blanc
Pontcarral
La Grande Marière
Hommage à Bizet
Le Mistral
Sourire de Vienne
La Sévillane
Madame et le Mort
Face au Destin
L'Amant de Borndé
L'Ange de la Nuit
Le Chant de l'Exilé
L'Ange de la Nuit
L'Acrobate
Romance à Trois
Jeunes Filles dans la Nuit
Jeunes Filles dans la Nuit
Le Comte de Monte-Cristo (2^{me} ep.)
Le Loup des Malveneurs
Andorra
Forté Tête
L'Honorable Catherine
Le Soleil à toujours Raïson

DIMANCHE 9 MAI à 14 h. 15
PLEYEL DEUX GALAS EXTRAORDINAIRES DU GRAND JAZZ FRANÇAIS
JEUDI 13 MAI à 20 h. 15
BOUILLON
ET SON ORCHESTRE
Rythme!
Gaité!
Fantaisie!

MATHURINS
JEAN MARCHAT
MARIA CASARES
SOLNESS
LE CONSTRUCTEUR
Soirée 20 h. sauf lundi.
Matinée dim. 15h.

L'AIGLON
11, rue de Berri (Champs-Élysées)
Téléph. : BALZAC 44-32
ANDRÉX NILA CARA



Robert ANGELIN, dans le rôle du fameux inspecteur « G-7 », et ROGNONI, dans celui de l'inspecteur Aubier, remportent un très gros succès actuellement au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, dans « Le Pavillon d'Asnières », de Charles Méhauté, d'après Georges Simenon.
Photo Harcourt.

SHED. AZAZU
est ouvert de 22 h. à l'aube
Salle et abri climatisés
3, Rue de Liège - TRI. 41-88
Suzy Solidor
ET UN PROGRAMME DE GOUT ET DE QUALITÉ AU CABARET "LA VIE PARISIENNE"
12, rue Ste-Aينه - RIC. 97-86 Suzy Solidor

LA VIE EN ROSE
10, rue Pigalle - Métro : Trinité
EDITHE
et un Grand Programme Artistique
Tous les soirs à 20 heures
DINERS - SPECTACLES
RETENEZ VOTRE TABLE
A TRINITE 02-52



Renée SAINT-CYR et Jules BERRY dans « Marie Martine », film réalisé par Albert Valentin, d'après un scénario original de Jacques Viot, et que nous verrons à partir de mercredi prochain en exclusivité au Paramount.
(Production Eclair-Journal.)
Photo Eclair Journal.

MIRAMAR
Le Comte de Monte-Cristo (2^{me} épisode)
avec Pierre RICHARD-WILLM et Michèle ALFA
HELDER TRIOMPHE
Le spectacle archaïque
ANDRÉ HUGON
TISSOTI CHANT DE L'EXILÉ

OLYMPIA
une légende
le loup des Malveneurs
Sur scène ATTRACTIONS ET LE GRAND ORCHESTRE
A PARTIR DU MERCREDI 12 MAI



Dima OUSOFF, le chanteur de charme que vous applaudirez au Cabaret « Sheherazade », 3, rue de Liège.
Studio G. de Smet.

Nos échos
LE CONGRES DU DOCUMENTAIRE CONTINUE, tel est le titre de la conférence que fera, aux Fairs de Paris, Comédie des Champs-Élysées, le jeudi 13 mai à 17 heures, notre excellent confrère ANDRÉ ROBERT, initiateur et organisateur du premier congrès documentaire. Cette conférence apportera de nouveaux éléments par des films inédits qui seront projetés au cours de la conférence et permettra, sans nul doute, de tirer des conclusions d'un congrès qui en impliquait beaucoup.

Le Congrès du Documentaire Continue
tel est le titre de la conférence que fera, aux Fairs de Paris, Comédie des Champs-Élysées, le jeudi 13 mai à 17 heures, notre excellent confrère ANDRÉ ROBERT, initiateur et organisateur du premier congrès documentaire. Cette conférence apportera de nouveaux éléments par des films inédits qui seront projetés au cours de la conférence et permettra, sans nul doute, de tirer des conclusions d'un congrès qui en impliquait beaucoup.



Dima OUSOFF, le chanteur de charme que vous applaudirez au Cabaret « Sheherazade », 3, rue de Liège.
Studio G. de Smet.

Vedettes

ANDRÉ PIERREL

le prestigieux Robin des
Bois du Cirque d'Hiver

(Photo R. Gendre)

4^e ANNÉE — LE SAMEDI
8 MAI 1943 — N° 126
23, RUE CHAUCHAT, PARIS-9^e